

## La voix des autres

Clara Dupuis-Morency and Gabrielle Giasson-Dulude

Number 159, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dupuis-Morency, C. & Giasson-Dulude, G. (2018). La voix des autres. *Moebius*, (159), 7–9.

# LA VOIX DES AUTRES

On entend dans la phrase de Michael Delisle, « Cet animal m'a donné la vie », une inquiétude et une reconnaissance, un reproche et un remerciement, une menace venue de l'intérieur, où se forge l'écho d'une humanité trouble. Cette tension se retrouve dans les textes que nous avons tenu à vous présenter, textes liés par un engagement envers la forme, différentes formes, un pari de paroles possibles dans leur décroissement, dans la relation qu'entre-tiennent les écritures les unes avec les autres comme dans leur propre matière. On rencontre juxtaposées, collées, raboutées, dans un mélange de tons, des voix présentant différentes approches du sensible, devant la complexité des désirs, des urgences, des pertes et des abandons, des espoirs – des essais de phrase en phrase renouvelés – tels des fenêtres s'ouvrant sur différentes nécessités de dire.

La bête, Anne-Renée Caillé lui donne une forme, pour un temps seulement, afin qu'on puisse presque la voir et la toucher, avant de la ravalier dans le mystère et le flottement de sa phrase. Le lectorat y est appelé dans une langue que l'autrice veut inadéquate, et accompagne le texte, à travers ses propres ruines, dans l'exercice de dire adieu.

Camille Readman Prud'homme écoute les langages que l'on attribue aux surfaces des choses (les gens, les chevaux, les lieux), et encore, cette façon qu'on a de chercher notre propre reflet en elles. Dans un univers constitué de

surfaces, les êtres sont pourtant portés par des élans : on se reconnaît, on tente de s'approcher, de se faire exister, on veut aimer sans savoir comment, puis on se confronte à l'exercice de pouvoirs.

L'animalité s'imisce, chez Catherine Morency, dans les images de ce que l'on porte et de ce qui meurt en soi. Entre l'immensité d'une joie et son possible enlissement, le poème n'en finit pas de battre.

Martin Tailly a des nostalgies de charogne, dans lesquelles le passé des formes n'arrive pas au calme de la décomposition, des nostalgies d'une vie qui ne sait plus s'épuiser, et qui répand ses propres cendres pour que n'en finissent plus de s'ouvrir sur le rien les restes de la matière.

Marie-Hélène Constant cherche plutôt les contours, elle s'approche lentement de petits objets qui lui servent de guides devant « le cassant des choses ». Elle invite l'autre à toucher avec elle autant la fragilité de ce qui a été atteint que ce qui a appris à se garder et, tout en douceur, à résister.

Marie-Ève Fleury arrive, quant à elle, plus subtilement qu'une détestation, à raconter la faim et l'anéantissement, au rythme de la digestion bovine, de la conscience solitaire.

Jean-Philippe Chabot joue avec les voix, l'oralité, la variété de tons. Il dit en quelque sorte : ceci est une histoire, et en dessous de cette histoire il y a une vérité, qu'on ne saurait nommer ainsi parce qu'elle nous échappe, c'est bien la raison pour laquelle se constitue la mise en récit ; et tant qu'à faire, on peut en rire, d'autant plus que ce dont on parle est ici tragique.

Pour la première fois, la revue *Mæbius* reçoit dans ses pages le texte lauréat du Prix Nouvelles Voix : Kristina G. Landry appelle une langue et une voix du Nord. On peut y entendre le souffle que dépose en soi le paysage, quand on

en vient à s’y échouer, à se retrouver ou à se découvrir en lui quelques origines.

Tiré du fonds de la revue, le texte d’Anne-Marie Alonzo, publié à l’été 1986, entre dans un rythme emporté par les textures, les odeurs, le sable, la mémoire d’Alexandrie, où la syntaxe attend, on le dirait, « que corps s’étire ».

Dans la rubrique des Yeux fertiles, Catherine Lemieux écrit le caractère monstrueux de la renaissance. Cet essai, qui fait danser Duras sur la pop des années 1980, parfait l’art vaniteux de la réinvention et de l’oubli de soi.

Simon Brousseau termine ici sa résidence d’écrivain. À cette occasion, il propose de se faire plaisir en entrant dans un jeu qui lui est cher, et qui lui permet d’approcher généreusement les êtres, leurs vies entendues, contemplées, comme la sienne propre.

Finalement, nous accueillons la voix de Marilou Craft, dont la « Lettre à une écrivaine sans titre » met en scène une tension entre la vie vécue, la parole prononcée, acquise depuis des siècles, et celle qui essaie encore de se dire. Forte dans son inconfort, cette lettre importante soulève la présence, au-delà de l’humilité, du poids et de la fragilité qui font la voix des autres.

Clara Dupuis-Morency

Gabrielle Giasson-Dulude

Membres du comité de rédaction